

Hervé Picart

Le dé d'Atanas

L'Arcamonde 1

Le Castor Astral

La collection « L'Arcamonde »
est dirigée par Francis Dannemark
en collaboration avec Hélène Hiessler et Jean-François Caro.

<http://arcamonde.hautetfort.com>

Graphisme et couverture : Françoise Tahon

*Les personnages, lieux et   v  nements mentionnés dans ce récit
sont utilisés fictivement ou relèvent de la seule imagination de l'auteur.
Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé
ou avec des   v  nements réels serait pure coïncidence.*

www.castorastral.com

   Le Castor Astral, 2008
BP 11 – 33038 Bordeaux Cedex (F)
ISBN 978-2-85920-774-8

Un dé, six faces,
Six figures, un visage.
Mais le hasard guide le dé,
Et voici le visage déformé.

Chapitre 1 : La dame d'Utrecht

« Quand il neige à Sainte Emérance, c'est juste l'hiver qui danse... »

Quatre heures viennent de sonner au carillon du beffroi mais c'est avec peine que l'écho des cloches traverse l'air tout appesanti de neige. Le brouillard floconneux qui enveloppe les tours semble vouloir opposer un frein à toute chose. L'averse a abandonné sur la vieille ville engourdie comme un lourd taffetas de blanche somnolence. Un silence de camisole enclot Bruges l'ancienne. C'est Bruges la Morte plus que jamais.

« Vieux Rodenbach, ta bonne ville est tout à toi, voici l'heure de promener ton fantôme. »

Le front collé à la vitre glacée de la porte, Frans Bogaert contemple placidement le spectacle offert par le Spiegelrei couvert de neige. Le quai s'est assoupi sous l'épaisse poudreuse. Les passants ont déserté la rue. Elle n'est plus que vide et silence, abandonnée au recueillement de toute une cité. Bogaert savoure secrètement ce moment de suspens et sa qualité presque mystique. Il se dit que, décidément, ce cher Rodenbach aurait adoré cette heure grise, et trouvé les mots qu'il fallait pour transcrire dans un de ses livres l'émoi figé de cet instant. Le nez dans sa jatte, l'antiquaire sirote son lait chaud à l'anis à petites lampées précieuses. Ses yeux suivent un instant le ballet hystérique de deux mouettes exaspérées par tous ces flocons. Le canal a viré au noir profond et un soir précoce assombrit déjà la faïence du ciel. Les lumières s'éveillent avec peine dans la brume, jettent ici et là de pauvres reflets roses ou orange, et tout le quartier prend peu à peu l'allure d'un tableau hivernal de Hendrick Avercamp.

Soudain, Bogaert a un brusque mouvement de recul. Juste devant lui, de l'autre côté de la vitre du magasin, un visage fantomatique vient tout à coup d'apparaître à quelques centimètres à peine de sa tête, sorte d'Ophélie à la peau extraordinairement pâle surgie des neiges. Ses cheveux blonds, presque blancs, piquetés de flocons, encadrent des yeux d'un bleu

singulièrement délavé et le grand manteau noir qu'elle porte jusqu'aux talons ne fait que renforcer la blancheur de son teint d'outre-monde. Son visage possède un petit quelque chose de russe, un indéfinissable charme slave auquel Bogaert ne peut s'empêcher d'être sensible.

S'effaçant du passage, le brocanteur ouvre la porte de sa boutique pour laisser entrer sa spectrale visiteuse. En même temps qu'elle passe devant lui, Frans sent le froid piquant se faufiler avec elle à l'intérieur, mêlé à l'effluve volubile d'un parfum de chèvrefeuille.

« Vous faites des expertises, je crois ? Je passais par hasard et je l'ai lu sur votre vitrine. J'ai justement un petit objet que je voudrais soumettre à votre jugement. »

La jeune femme s'est adressée à lui en néerlandais. À son accent, il a identifié une Hollandaise. Sa voix ample et chaude émoustille autant l'antiquaire que le regard de porcelaine douce qui l'accompagne. Cela dit, il ne peut s'empêcher de sourire. Toujours le même refrain. Ils prétendent invariablement être là *par hasard*. Mais on ne vient jamais à L'Arcamonde par hasard, surtout quand on a en poche un petit objet à expertiser. Qui ira croire que ce cher vieux hasard mène directement le pas d'un touriste au Spiegelrei plutôt qu'au Béguinage ou au musée Memling ? Que le même hasard le presse à la devanture de sa boutique ? Et que, toujours par hasard, notre touriste a opportunément emporté avec lui pour sa petite promenade un bibelot mystérieux à faire examiner ? Frans Bogaert comprend évidemment ce genre de cachotterie. Il ne faut jamais avoir l'air trop déterminé quand on vient faire expertiser son bien. Le brocanteur, petit être renifleur et rusé dont il faut infiniment se méfier, cet éternel roublard, pourrait profiter de votre impatience pour arrondir à son profit le montant de son estimation, n'est-ce pas ? Alors, on entre chez lui juste comme ça, poussé par le petit vent de la fortune, pour voir. *Comme par hasard*.

« Vous venez des Pays-Bas ? demande-t-il négligemment pour lancer la conversation.

— Oui, d'Utrecht. Je visite Bruges en voisine.

— Et qui vous a ainsi envoyée chez moi ? »

Elle l'a dévisagé d'un petit air surpris, presque amusé, comme une enfant qui ne croit pas trop au joli mensonge qu'elle vient d'inventer et qui admet comme la suite naturelle du jeu d'être aussitôt prise en faute. Ses lèvres d'un beau rose weigelia ont dessiné un sourire de connivence.

« Je vois qu'on ne peut pas vous cacher grand-chose, remarque-t-elle en plissant les paupières. Vous êtes aussi expert en nature humaine qu'en objets rares ?

— L'un ne va pas sans l'autre. Derrière le mystère de chaque objet se cache l'histoire de celui qui l'a fait, mademoiselle... Ou dois-je dire madame ?

— Madame, même si le « mademoiselle » est flatteur. Madame Van Ostade, Margaret si vous le désirez »

Bogaert apprécie. Il ne sait pas résister à ces femmes qui d'emblée vous abandonnent leur prénom comme un premier encouragement à la sympathie.

« Vous prendrez bien un peu de thé pour vous réchauffer ? propose l'antiquaire. Il s'agit d'un mélange spécial dont vous me direz des nouvelles. Avec un peu de miel, c'est un vrai requinque-l'âme, comme disait mon grand-père.

— Je vous remercie. D'habitude, c'est plutôt en Afrique du Nord qu'on se voit offrir le thé par son brocanteur, remarque la visiteuse avec un petit ton moqueur. Cela dit, sans vouloir vous désobliger, je vous accompagnerais plutôt dans la dégustation de cet *anijs melk* qui sent si bon, monsieur Bogaert. »

C'est au tour de l'antiquaire de se sentir pris de court, et même un peu confus. Il vient de se rendre compte qu'il reçoit une cliente la bolée à la main. Ce n'est guère convenable. Même s'il ne s'agit que d'un fort innocent lait à l'anis...

« Malgré ce froid, je trouve que votre Bruges est magnifique ainsi, poursuit Margaret Van Ostade en se tournant vers l'extérieur, par-delà la buée qui envahit doucement la vitrine. »

Elle semble soudain s'exprimer comme dans un rêve : d'une voix un peu lointaine, elle évoque les canaux assombris, les toits alourdis de neige, elle parle d'une Venise morte qui médite sous son linceul... L'antiquaire, qui n'a pas l'habitude d'entendre ce genre de propos dans sa boutique, se laisse un moment bercer. Ses visiteurs ordinaires préfèrent causer garanties et rabais. Mais Margaret Van Ostade, il le sent, n'a vraiment rien d'une visiteuse ordinaire.

« Vous en parlez joliment, apprécie Bogaert. Vous me feriez presque aimer cette triste journée. Mais vous avez, je crois, un objet à expertiser. Pourrais-je y jeter un premier coup d'œil pendant que vous goûtez ce lait à l'anis à ma façon ? »

Madame Van Ostade fouille un instant dans son sac et en tire une sorte de petit cube en bois gravé, d'environ trois centimètres de côté. En même temps qu'elle le dépose dans la paume de l'antiquaire, elle daigne enfin répondre à la question posée plus tôt :

« C'est Ronald De Kuyper, l'antiquaire de Rotterdam, qui m'a conseillé de m'adresser à vous pour me renseigner sur cet objet.

— Je connais bien Ronald, c'est un vieil ami et un remarquable spécialiste de la Renaissance. Je ne manquerai pas, poursuit-il en se faisant plus galant que nécessaire, de lui envoyer un e-mail pour le remercier de m'avoir adressé une si charmante cliente.

— Il n'a pas su identifier ce... cette... ce cube, poursuit la « charmante cliente », mais il m'a effectivement précisé que ce n'est pas son domaine de spécialité. C'est un objet de famille. Je crois que c'est un dé, en fait, mais très ancien. »

Bogaert a posé de petites lunettes rondes tout en haut de son nez et porté le petit cube à hauteur de ses yeux. Son regard, tout à coup, se fait plus sombre et plus ardent à la fois. Un regard à intimider un serpent. Le brocanteur esquisse une petite moue perplexe tout en tournant le dé entre ses doigts.

« Voilà en effet un bien étrange petit objet, murmure-t-il comme pour lui seul. »

En fait, le dé l'a intrigué au premier contact. Dès que sa cliente l'a posé au creux de sa main, il a ressenti un singulier malaise. Le petit cube est très froid, trop froid pour un objet en bois, trop froid pour un bibelot tout juste sorti du giron douillet d'un sac de dame. Un froid de métal alors qu'il n'en est pas fait. Et tandis que Bogaert fait défiler devant lui les différents côtés ouvragés, son instinct l'avertit qu'il tient entre ses doigts une belle petite graine de mystère.

Margaret Van Ostade l'observe d'un air de chat, le sourcil gentiment froncé.

« C'est curieux, l'interrompt-elle dans son examen, vous excuserez mon indiscretion, mais vous n'avez ni le physique ni l'allure d'un Flamand. Quand on entre dans votre magasin, on s'attend à trouver un grand gaillard blond et rougeaud aux allures un peu rudes, un bon bourgeois de Bruges, un solide Flamand comme mon mari, mais vous avez plutôt l'air méditerranéen.

— Vous savez, répond Bogaert avec un franc sourire, l'occupation espagnole des Flandres a laissé quelques traces... Quand j'étais en faculté à Paris, on m'appelait même "l'idalgo". »

Il faut dire qu'avec sa peau sombre et mate, ses yeux d'un noir intense, son nez de Grand d'Espagne et sa chevelure de jais lissée vers l'arrière avec un soin maniaque, Bogaert ne représente guère le type du Flamand traditionnel.

« Et si vous aviez vu ma grand-mère ! poursuit-il. Une vraie duègne ! Un port parfaitement ibérique. Avec un profil à voiler d'une mantille. On l'aurait aisément imaginée en train de hanter l'Escorial ! Elle s'appelait Francesca Léa et elle a donné à ma mère et mes tantes les noms radieux d'Elmire, Anita et Léone... Ce n'est pas sans raison que les couleurs de

l'Espagne enflamment le drapeau belge, croyez-moi. Les alguazils ont abandonné quelques souvenirs durables de leur passage sur ces terres embrumées... Cet *anijs melk* vous convient-il ?

— C'est peu dire qu'il réchauffe ! lui répond sa visiteuse. Il me semble que vous l'avez généreusement corsé, non ? Vous avez ajouté de la liqueur de mandarine. Et aussi une pointe de genièvre, du plutôt solide, un Schiedam sans doute.

— Presque, c'est du péquet de Liège. C'est ma recette personnelle du lait au miel, un peu plus revigorante que le mélange traditionnel des patinoires, n'est-il pas ? Vous en avez aisément trouvé les ingrédients, bravo. Voilà au moins une chose dont je n'aurai pas à vous révéler le secret.

— Vous avez l'air de beaucoup aimer les secrets, monsieur Bogaert, souligne narquoisement la belle Hollandaise, avec toujours la même subtile malice qui scintille en veilleuse au fond de son pâle regard.

— J'en ai fait mon métier, c'est tout dire. Et j'ai l'impression que j'en tiens un joli entre mes doigts en ce moment. Dites m'en un peu plus sur cet étrange dé, madame Van Ostade.

— Bien, s'exécute-t-elle. En fait, il me vient de mon grand-père maternel. Celui-ci est récemment décédé et comme mes parents sont morts, j'ai directement hérité de ses biens. Je ne suis pas très sentimentale, je dois l'avouer. J'ai donc décidé de mettre en vente la maison et ce qu'elle contient. Or l'estimation qui a été faite par le notaire chargé de l'évaluation du patrimoine m'a un peu surprise en ce qui concerne la petite chose que vous avez en main. »

Comme si elle cherchait à ménager on ne sait quel suspense, Margaret s'est interrompue pour tremper les lèvres dans son *anijs melk* fumant.

« Il a aussi une petite saveur épicée, comme un arrière-goût de girofle, non ? demande-t-elle hors de propos. Bon, je continue. Voyez-vous, j'ai passé toute mon enfance chez mon grand-père, dans sa grande maison des faubourgs d'Anvers. Mes parents étant morts accidentellement, c'est lui qui s'est chargé de la lourde tâche de mon éducation. Le pauvre, je ne lui ai pas rendu la vie facile... Pour m'amadouer un peu, il aimait à me parler pendant des heures des objets qu'il avait amassés toute sa vie durant et qui s'étaient accumulés un peu partout dans sa demeure. Il avait toujours une histoire à raconter, liée à l'un ou à l'autre de ces bibelots, une foule de souvenirs pittoresques qu'il se plaisait à évoquer, certainement plus pour lui que pour moi, sans doute pour garder vie à tout son cher passé.

— Et le dé faisait partie de ces babioles typiques, je suppose.

— Pas tout à fait, monsieur Bogaert. À vrai dire, il me parlait assez peu de lui. En tout cas beaucoup moins que des autres objets de la maison. Quand je l'interrogeais à son sujet, il esquivait les questions. Il promettait de me raconter son histoire plus tard. Mais ce "plus tard" n'arrivait jamais. Parfois, il posait le dé dans ma main, avec beaucoup de délicatesse et sans jamais le lâcher. Il m'affirmait alors que, de toutes les choses qu'il avait ainsi conservées de sa longue existence, c'était celle-là qui était de loin la plus précieuse. J'en hériterais un jour, me promettait-il un ton très sérieux, presque solennel, et il insistait pour que jamais je ne m'en débarrasse. Je devrais le garder comme mon trésor le plus cher. Mais si je désirais en apprendre davantage sur ce bien inestimable, mon grand-père replongeait dans sa réserve. Plus tard, toujours plus tard. Toutefois, lors de l'expertise, aucune valeur notable n'a été reconnue à ce dé. C'est une broutille et rien de plus, à en croire les spécialistes. Vous imaginez ma surprise. Je veux bien croire que l'estime que lui accordait mon grand-père était surtout sentimentale mais c'est quand même un objet très ancien et je m'étonne qu'on le méprise autant.

— Permettez-moi de vous interrompre juste sur ce point, intervient Bogaert. On n'accorde en général de la valeur qu'à des œuvres d'art ou à des objets anciens très typés. Mais quand celui-ci n'est ni un tableau ni un livre, ni même une carafe, juste un petit truc indéfini dont on ne voit ni le sens ni l'utilité, aucun antiquaire n'ira lui reconnaître le moindre prix. C'est d'ailleurs pourquoi mes confrères m'envoient souvent leurs clients car moi, je me suis justement fait une spécialité de ces choses sans intérêt ni valeur apparente. Quelqu'un un jour les a fabriquées. Quelqu'un les a possédées. Ces gens avaient forcément une raison pour cela. Mais la question n'intéresse pas les experts, Margaret, ce sont des gens trop importants pour accorder de la valeur à des babioles... Ils se déprécieraient eux-mêmes, ces messieurs. Mais je vous en prie, continuez...

— C'est effectivement la réaction qu'a eue votre confrère de Rotterdam quand je lui ai soumis mon petit dé. Il m'a dit que c'était un objet de facture archaïque, fabriqué il y a plusieurs siècles sans doute, mais que, le dé n'étant pas vraiment une œuvre d'art recherchée – à part de quelques collectionneurs maniaques bien trop rares pour dynamiser l'offre et la demande –, il ne me fallait entretenir aucun espoir sur le bénéfice que je pourrais en tirer. D'autant qu'il est en bois, et un bois ordinaire. L'or ou l'ivoire lui auraient donné un peu de prix. Mais personne ne risque, selon votre confrère, de faire des folies pour une si médiocre antiquaille.

— Là encore, je ne peux que donner raison à ce brave Ronald, reconnaît Bogaert. Même s'il a un peu tendance à proclamer trop vite que tous les nuages se ressemblent.

— Quoi qu'il en soit, mon grand-père peut donc être satisfait, d'une certaine façon ; l'objet ne valant rien, je ne risque pas de m'en défaire. Je vais pouvoir tenir sans problème la promesse que je lui ai faite, enfant, de le conserver à jamais. Cela dit, je n'ai pas été trop convaincue car je ne vois pas pourquoi, dans ce cas, mon grand-père m'aurait recommandé ce dé comme son joyau ultime. C'est la raison pour laquelle j'ai suivi le conseil de Ronald De Kuyper. Il m'a affirmé que vous étiez incollable sur ce genre de petit objet ancien sans identité claire. Vous seriez, m'a-t-il dit en rigolant, une sorte de Sherlock Holmes du bibelot mystérieux. »

Margaret Van Ostade a accompagné sa dernière formule d'un sourire aussi léger qu'espégle. Bogaert se sent touché, il ne saurait dire réellement pourquoi. Il se contente d'opiner du menton en lui rendant un sourire équivalent, probablement un peu niais, puis continue son petit interrogatoire :

« Et qu'est-ce qui vous fait penser qu'il s'agit d'un dé ? »

La jolie Hollandaise, dont le teint s'est un peu avivé sous l'effet encourageant du lait à l'anis, manifeste aussitôt son étonnement :

« Mais... Cela se voit, non ? Vous voyez ce côté avec trois étoiles. Juste en vis-à-vis, il y a un arbre avec quatre branches. Trois et quatre font sept, comme sur n'importe quel dé. Ici, vous avez cinq épis de blé et, sur le côté opposé, cette drôle de tête avec deux yeux énormes. Encore sept. Et, enfin, vous avez l'un en regard de l'autre cette sorte de zigzag qui fait six coudes et cette espèce de seau avec un gros point. Toujours sept. C'est donc bien un dé, non ?

— Vous permettez ? l'interrompt Bogaert. Venez voir ceci. Voilà de véritables dés. »

Il a emmené sa visiteuse vers une des nombreuses vitrines qui encomrent L'Arcamonde. Il y a là toutes sortes d'objets dont la provenance générale semble être l'Amérique latine : sculptures zapotèques, poteries péruviennes, flûtes andines et beaucoup d'autres choses guère identifiables. Il en extrait une sorte de piste ronde, cerclée d'ébène, tendue de velours grenat, sur laquelle roulent trois petits dés.

« Examinez bien ces dés et comparez-les avec votre cube. Sur un dé, tous les angles sont arrondis. Il faut limer et polir soigneusement les arêtes pour qu'il puisse rouler aisément sur la piste. En plus, l'usage fréquent qu'on en fait contribue à adoucir davantage encore ses contours. Or observez votre cube : ses angles sont aigus et intacts, pas la moindre courbe sur les arêtes. Non seulement il n'a jamais été lancé sur une piste mais il n'a même jamais été conçu pour cela. Ce n'est pas un dé, c'est certain.

— Mais les chiffres qui figurent dessus, le total de sept pour les faces en opposition ? demande la jolie cliente, un peu contrariée.

— Peut-être rien d'autre que du camouflage...

— Comment cela, du « camouflage » ?

— Oui, explique Bogaert, on a voulu faire croire qu'il s'agissait d'un dé pour dissimuler en fait sa véritable utilité.

— Et qu'est-ce donc alors, si ce n'est pas un dé ?

— Je n'en sais rien pour l'instant, avoue le brocanteur, le sourcil en plongée. Mais nous allons finir par le savoir, rassurez-vous.

— Pourtant, vos dés à vous n'ont pas bien l'air d'être des dés non plus, objecte la Hollandaise, comme si elle était un peu vexée de devoir changer d'avis sur la nature de son modeste héritage. Je n'en ai jamais vu de pareils. Ici, il y a une main, là un œil, là deux oreilles, je comprends que cela désigne les chiffres, mais le compte n'a pas l'air d'y être. Pourquoi ici un seul pied ? Et là un bras, et ici une jambe, et là une croix ? Cela fait trop de fois le chiffre un... Et puis cette matière est assez curieuse...

— En effet, c'est de l'os. »

Margaret Van Ostade l'a contemplé d'un œil sidéré, d'un bleu devenu surnaturel, un bleu de glace et d'espace. Elle semble attendre la suite, ce qu'elle a pressenti.

« Oui, confirme l'antiquaire, c'est bien de l'os humain. »

La belle Hollandaise, dégoûtée, lâche aussitôt les trois dés, qui roulent sur le velours sanglant de la piste.

« Vous plaisantez, j'espère ? murmure-t-elle avec un léger tremblement dans la voix.

— Pas du tout, ajoute Bogaert. Avez-vous déjà entendu parler d'Alejandro de Langreo ? Probablement pas. C'était un capitaine de Pizarro.

— Celui-là, j'ai appris son nom à l'école. Mais pas précisément pendant les leçons de dentelle, je dois dire.

— Une brute, effectivement, mais pas Francisco, rectifie Bogaert, qui est probablement celui auquel vous pensez. Je veux parler de Gonzalo, son cadet. Ils étaient tous conquistadores dans la brillante famille des Pizarro. Les petits frères Juan et Hernando ont repris l'entreprise familiale et sont allés à leur tour aux Indes occidentales répandre gaillardement du sang indigène au nom de notre Sainte Mère l'Église. Gonzalo Pizarro s'est surtout illustré en Équateur, dont il s'est autoproclamé gouverneur, avant d'être mis à mort comme rebelle. Ce n'était pas un délicat, croyez-moi, mais son capitaine Alejandro de

Langreo était pire encore. Imaginez une sorte de barbare sadique, un bourreau mystique, un massacreur illuminé qui se prenait dès son petit lever pour un des quatre cavaliers de l'Apocalypse. Pour lui, la conversion à la foi chrétienne devait se faire davantage par la torture que par le prêche, et le sang lui semblait un gage de piété plus convaincant que l'eau bénite.

— Le monstre chéri de Dieu, quoi... commente Margaret avec une mine vaguement écoeurée.

— Tout à fait, mais c'était un monstre raffiné dans son genre. Avant de confier un pauvre Amérindien à ses bourreaux, il utilisait ces dés pour déterminer le sort que l'on allait réserver à sa victime. Comme Dieu gouverne le hasard ainsi que toute chose en ce bas monde, il était persuadé que ce recours au sort était l'indiscutable expression de la Divine Volonté. Il lançait donc les trois dés. Si on tirait une main, un œil et une oreille, on coupait la main, on crevait l'œil, on sectionnait l'oreille. Tout cela était très bien conçu. Il n'y a sur le total des dix-huit côtés qu'un seul nez, deux mains, deux pieds... et un unique sexe...

— Quelle horreur, soupire Margaret atterrée... Et les croix alors ? On le crucifiait pour finir ?

— Du tout, explique l'antiquaire. Tout ce macabre cérémonial, bien dans la manière des Espagnols du XVI^e siècle, restait on ne peut plus chrétien. Il fallait qu'il y ait dans ce rituel une part indiscutable de bonté d'âme et de commisération. Une croix représente une bénédiction offerte gracieusement à la victime par le cher aumônier de notre conquistador. Le veinard y gagne une vibrante prière pour son âme égarée, accompagnée d'une onction d'huile fine et consacrée. Et le roi de la chance qui voit les dés s'arrêter sur un total de trois croix s'en tire sans subir la moindre torture et s'en repart libre, accompagné d'une triple bénédiction. Car, voyez-vous, Dieu a manifesté par ce tirage favorable sa volonté de douceur et d'acquittement de tous sévices. Évidemment, celui dont le tibia a servi de matériau pour ces trois dés n'a pas dû bénéficier de cette faveur du sort. Mais ce sont donc bien des dés. Et votre cube n'en est pas un.

— Et pensez-vous savoir ce que c'est alors ?

— Tout ce que je sais, déclare Bogaert, c'est que sa destination ne doit pas être très ordinaire si l'on s'est donné la peine de le déguiser en un innocent dé à jouer. Il y a là un joli petit mystère à élucider. Ce dé qui n'en est pas un pourrait même nous offrir quelques surprises. Tenez, par exemple. Reprenez-le dans votre paume. Voilà. Vous sentez ? Cela fait plusieurs minutes qu'il se trouve dans la douce chaleur de cette boutique. Je l'ai tourné et retourné dans mes mains. Et il est toujours aussi froid, glacial comme du métal. Or le bois se laisse volontiers réchauffer. Croyez-moi : aucun objet de cette matière ne possède, pardonnez

le terme, une pareille frigidité... Il y a dans ce cube quelque chose de peu naturel, je vous le dis tout de suite. »